

Iouri Annenkov, l'homme qui les a tous connus

PAR DOMINIQUE CONIL
ARTICLE PUBLIÉ LE SAMEDI 24 DÉCEMBRE 2016

Gorki l'a fait jouer enfant, il faisait des parties de croquet avec Maïakovski, Lénine passait à la maison, mais dès l'adolescence, Iouri Annenkov s'est épris de l'art, de la poésie, du théâtre. Traduit pour la première fois en français, son *Journal de mes rencontres* dresse un portrait unique d'une époque et de ses acteurs.



© Vladimir Sokolaev

En avançant dans la lecture de *Journal de mes rencontres*, on pense irrésistiblement à cette vieille blague où un patron constate avec stupéfaction que l'un de ses modestes employés – tantôt nommé Morton, Popov ou Dupont, selon les versions – est à tu et à toi avec les grands de ce monde. La blague s'achève avec l'apparition du pape, flanqué de l'inconnu, sur le balcon de la place Saint-Pierre et un badaud interrogeant son voisin : « *C'est qui le type en blanc à côté de Popov ?* »

Ils sont nombreux, aux côtés de Iouri Annenkov. Qui n'a rien d'un modeste employé. Son nom est inconnu de la plupart des lecteurs français, même si nombre de ses portraits nous sont familiers : Anna Akhamatova sous sa frange, Blok sur son lit de mort ou encore un ou deux Lénine, qui firent de l'usage. Un trait puissant, elliptique, parfois d'inspiration cubiste. On ignore souvent qu'il fut aussi un peintre, que ce décorateur de génie, qui « habilla » la place Rouge pour le premier anniversaire de la Révolution, fut aussi

le collaborateur de **Pabst**, **Robert Siodmak**, **Max Ophüls**, parmi bien d'autres, et le récipiendaire d'un Oscar.



Iouri Annenkov, autoportrait.

Il est surtout – et c'est ce qui rend passionnante la lecture de son livre – un homme qui s'est trouvé à la confluence des courants artistiques et politiques majeurs du siècle dernier. La politique, il est tombé dedans tout petit, sur le lieu d'exil de ses parents, engagés dans le mouvement **Volonté du peuple** qui avait majoritairement opté pour la lutte armée (le « *terrorisme* », disaient-ils alors). C'est à Samara que son père fit connaissance de Lénine, avec lequel il correspondit ensuite pendant des décennies, avant de rompre au moment de la Révolution d'octobre (aucune dictature, fût-elle celle du peuple, écrivit-il lorsqu'on lui proposa un poste gouvernemental. Ledit gouvernement le priva illico de ses moyens de subsistance, il mourut deux ans après, Lénine octroya une généreuse pension à sa veuve).

L'art, Annenkov est aussi tombé dedans très tôt. Son éviction du lycée (pour agitation politique) lui aura servi. Il n'en a que plus rapidement fréquenté les cercles d'un Saint-Pétersbourg « *âge d'argent* », où l'on récite passionnément les poèmes de Blok et d'autres.

Et puis, en 1924, après avoir vu son portrait « cubiste » de Lénine adoubé par les hautes autorités, avoir côtoyé aussi bien Kamenev (en crise de nostalgie parisienne) que Zinoviev et surtout Trotski, avoir passionnément travaillé avec Meyerhold, illustré *Les Douze*, de Blok, avant d'assister à l'agonie de celui-ci, vite mesuré ce qui le séparerait à jamais du régime, Iouri Annenkov a choisi l'exil en France.

« *Naturellement, nous sommes tous jeunes encore : l'un a cinquante ans, l'autre soixante, un troisième a franchi depuis longtemps le cap des soixante-dix*

ans. *Le seul fardeau qui commence à nous peser est celui des souvenirs.* » Au moment où il écrit ces lignes, à l'orée des années 1960, Annenkov poursuit une triple ambition. Évoquer sa jeunesse bien sûr, même diffractée en épisodes concernant d'autres que lui ; construire un monument en mémoire de ceux, si nombreux, en passe d'être oubliés, morts, purgés, exilés ; éclairer le fantastique élan créatif de la Russie et le laminage de celui-ci, donner à lire une autre Histoire, plus complexe, plus nuancée.

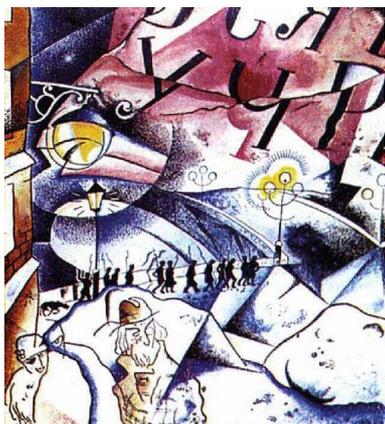


Illustration des Douze de Blok, un des premiers travaux d'Annenkov

Comme souvent en France, on a alors, et depuis les années 1920, opté vis-à-vis de l'URSS pour une dichotomie dont ni le pacte germano-soviétique, ni le rapport Khrouchtchev, ni Budapest ne sont venus à bout. L'émigration, ainsi, serait constituée de réactionnaires ou, au mieux, de passéistes. Il suffit de se reporter à cet extrait cité dans le livre : « *Il existe de nos jours une curieuse littérature d'écrivains émigrés, russes et autres, qui sont coupés de leurs racines. Le déracinement de Nabokov est absolu. Ces écrivains ne se préoccupent d'aucune société, ne serait-ce que pour se dresser contre elle, parce qu'ils ne ressortent eux-mêmes à aucune société. Ils en sont réduits à n'écrire que sur des sujets creux.* » C'est signé Jean-Paul Sartre, version 1947 (Nabokov publiait pourtant, cette année-là, l'un de ses premiers livres écrits en anglais, *Brisure à senestre*, dystopie sur un régime totalitaire prônant la « normalité » de l'individu, mais cela avait dû échapper à Sartre).

Kuokkala, à jamais

Il est un autre trait de Iouri Annenkov qu'il faut souligner : c'est un homme fondamentalement bienveillant (il y a une seule personne, outre Staline, qui n'est d'ailleurs presque jamais cité et qu'il n'a pas connu, envers laquelle il est teigneux, on y reviendra : Ilya Ehrenbourg). Les motifs de rupture n'ont pourtant pas manqué, entre ces jeunes artistes allumés, capables de poursuivre répétitions, lectures, créations diverses en pleine famine et par moins 30 °C, alors qu'on se chauffe avec les lattes de parquet. Jeunes qui, pour une bonne part, s'enthousiasment sincèrement pour le bolchevisme ou rallieront raisonnablement la puissance au pouvoir, quitte à y perdre toute créativité. Et la vie, souvent. Il a de l'indulgence pour le cynisme proclamé d'Alexeï Tolstoï, encore bien plus pour Meyerhold adhérant au Parti, se coiffant d'une casquette inclinée et ouvrière. Il lui importe davantage de relater comment Meyerhold fut le seul à oser monter les pièces de Maïakovski (1928), *La Punaise*, « *clownerie déchirante* » et satire du régime, ou *Bains publics*, qui étrille la bureaucratie. Ces deux pièces figureront dans l'acte d'accusation de Meyerhold lorsqu'il sera arrêté, en 1939.



Anna Akhmatova. © Iouri Annenkov

Il est aussi, apparaissant un peu partout au fil des chapitres, un creuset fondateur qui fait rêver : Kuokkala. Un bourg alors finlandais (d'où les séjours fréquents de militants politiques, du père d'Annenkov à Lénine en passant par **Vera Figner**) et tout proche de Saint-Pétersbourg, peuplé de datchas où de nombreux

artistes séjournent. Lieu de toutes les libertés pour le jeune Annenkov qui, passant d'un jardin l'autre, y côtoie les aînés, Gorki, le peintre **Repine**, ses contemporains, Maïakovski, Essenine pratiquant une sorte de *couch surfing* avant l'heure et tant d'autres. La maison de Kuokkala, en 1918, ne résistera pas à une occupation destructrice de la Garde rouge en repli, mais reste l'endroit cher, même si Annenkov qualifie sa nostalgie « *de bribes de vaine sentimentalité* ». Il est vrai qu'en 1960, on n'en est plus là.

En ce qui le concerne, on n'en était déjà pas là en 1917... Annenkov, c'est le type qui est dans la manif mais marche éventuellement sur le trottoir. Le 3 avril, cette année-là, il est à la gare de Finlande à Saint-Pétersbourg, pour ce moment historique, l'arrivée de Lénine acclamé. Mais lui, c'est son ami **Boris Savinkov** qu'il est venu chercher. L'auteur du *Cheval blême, journal d'un terroriste* est alors dirigeant de l'organisation de combat des Socialistes révolutionnaires. Bientôt ministre pour quelques mois, puis de nouveau clandestin après la prise de pouvoir bolchevique et réfugié... chez Annenkov.

Cela n'empêchera cependant pas Annenkov de tirer le portrait de nombre de responsables politiques, rapportant une ultime vision de Lénine dont il ne tirera aucun dessin, une homme diminué sous un plaid, « *sourire d'enfant crispé et impuissant* », d'évoquer ses relations avec **Lounatcharski** (des citations donnent une idée de la finesse de ce ministre de la culture qui disparut trop tôt pour disparaître tout court), et surtout Trotski, qui le séduit illico en se souvenant de ses illustrations des *Douze* de Blok : enfin un bolchevique qui lit ! Et considère la culture, à la différence de Lénine qui ne la voit que dans sa fonction utilitaire. Ce n'est pas l'inculture qui le dérange, plutôt l'arrogance

de celle-ci. Mais étrangement, le portrait qu'Annenkov dessine de Lénine est avenant et celui de Trotski assez inquiétant !...



Portrait de Lénine, Annenkov (1921).

Car l'âge d'argent et l'extraordinaire ébullition artistique des premières années de la Révolution (surtout celle de Saint-Pétersbourg, sa ville), tel est le noyau dur du récit d'Annenkov, qui fut aussi, comme on peut le vérifier, un critique et un théoricien passionné. Oui, la Russie d'alors, dans tous les domaines, peinture, musique, théâtre, littérature, est à l'avant-garde du monde. Il dit les « *horizons illimités à la littérature russe, l'envol grandiose auquel elle se préparait* », l'évocation des créations théâtrales est souvent drôle (blindés véritables traversant l'espace scénique, navire tirant sur le Palais d'Hiver pour une grandiose reconstitution, avec cycliste dépêché en hâte pour leur dire d'arrêter, qu'on entende les chœurs, célébration de la Révolution avec le tissu rouge de son épouse servant pour le podium), n'empêche... des œuvres se construisent et le sentiment de gâchis irrémédiable, humain et artistique, grandit.

L'asphyxie et le traître Pasternak

Ce gâchis, d'ailleurs, se joue en deux temps. Avec la rigidification du régime (avant les Grandes Purges) mais aussi, progressivement, avec l'impossibilité de sortir d'URSS (ou de faire connaître leur travail) pour les artistes qui n'ont pas choisi l'exil. Car, contrairement à ce qu'imaginent volontiers les

intellectuels français, il n'y a pas rupture du dialogue et des amitiés entre ceux qui sont restés et ceux qui sont partis. Avant la Révolution, il était tout naturel d'aller faire un tour (et plus qu'un tour) à Paris ou Berlin.



Alexandre Blok sur son lit de mort. Il ne put quitter le pays à temps pour être soigné à l'étranger. © Iouri Annenkov

Malgré les tracasseries, les difficultés, on continuera ensuite tout au long des années 1920 et jusqu'à la moitié des années 1930. Si Annenkov dit si bien ce que vécurent Meyerhold ou Maïakovski, c'est qu'il les revit... Sans même évoquer Evgueni Zamiatine, ami très proche, leader du mouvement des **Frères Serapion**, retrouvé à Paris, une fois autorisé à quitter l'URSS. Grand écrivain désormais condamné à vivoter en France, et y mourir à 53 ans..., en 1937, comme tant d'autres. L'asphyxie est de part et d'autre, les uns coupés du pays et de leurs racines, les autres d'ouverture sur le monde.



Rare photographie : Maïakovski, Korneï Tchoukovski (et son fils entre eux) à Kuokkala, 1915. © DR

Gâchis encore que Pasternak. Si les pages consacrées à Meyerhold, Zamiatine, Blok, Gorki sont imprégnées de tendresse et d'admiration, il n'en va pas de même pour Boris Pasternak, connu, certes, mais qui n'était pas un proche. Au moment où il écrit, Iouri Annenkov est encore sous le coup de la mort du poète et écrivain. Encore indigné par ce qui est bien connu aujourd'hui, la publication en Italie du *Docteur Jivago*, suivie de l'attribution du Nobel, et l'avalanche qui tomba

alors sur Pasternak, réprobations publiques en tous genres, exclusion de l'Union des écrivains, menace de déchéance de nationalité. Y a-t-il encore à apprendre ? En apparence, peu. Annenkov rappelle que Pasternak ne publia rien pendant vingt ans, et donne en lecture les « résolutions » de diverses unions des écrivains dont, au demeurant, pas une n'avait eu accès au livre (Moscou, mais aussi Carélie, Tchétchénie-Ingouchie, Kazakhstan ou Kabardino-Balkarie), fustigeant le « traître Pasternak » (plus quelques morceaux choisis, antérieurs à la gloire de **Vichinsky** ou **Ejov**, en prime). C'est glaçant et le rapprochement se fait tout seul. Toute grande terreur a besoin de ses petits bourreaux. Tout régime autoritaire, de ses zélés exécutants. Est-ce pourquoi la **publication des noms de "petits bourreaux" dans les années 1930 par l'association Memorial** a suscité une telle réaction du régime russe il y a quelques jours ? Et autant de connexions ?

Pasternak est aussi pour l'auteur l'occasion d'en finir avec sa bête noire, Ilya Ehrenbourg, passé maître dans l'art de coller à la ligne officielle tout en ayant l'air de s'en démarquer. Il n'est pas le seul et il y a pire que lui. Mais pendant des décennies, Ehrenbourg charma Montparnasse et l'intelligentsia française, sachant se taire, ô combien, mais si sympathique et si libre en apparence : il fut l'un des plus efficaces propagandistes, ce qui explique son incroyable survie en période stalinienne et son oubli comme écrivain. L'habitué du restaurant Le Dôme, acrobate de l'opportunisme, dut vriller les nerfs de Iouri Annenkov. Qui, à la fin de sa vie, suivait de près et défendait les premiers dissidents, dont Siniavski emprisonné et sa « *différence esthétique* », fidèle en cela sans doute à ce que l'on pourrait nommer l'esprit de Kuokkala.

Journal de mes rencontres, un cycle de tragédies, de Iouri Annenkov

*Journal
de mes rencontres*
UN CYCLE DE TRAGÉDIES

Traduit du russe par Marianne Gourg, Odile Melnik-Ardin et Irène Sokologorsky



traduit du russe par Marianne Gourg, Odile Melnik-Ardin et Irène Sokologorsky,
éditions des Syrtes, 800 pages, 28 euros.

(La liste de ceux qu'il évoque se trouve sous l'onglet Prolonger.)

Prolonger

Liste des rencontres de Iouri Annenkov :

Maxime Gorki, Alexandre Blok, Nikolaï Goumilev, Anna Akhmatova, Velimir Khlebnikov, Sergueï Essenine, Vladimir Maïakovski, Alexeï Remizov et Serge Prokofiev, Evgueni Zamiatine, Boris Pilniak, Isaac Babel, Mikhaïl Zotchenko, Ilya Repine, Gueorgui Ivanov, Vesvolod Meyerhold, Vesvolod Poudovkine, Nikolaï Evreinov, Alexeï Tolstoï, Boris Pasternak, Alexandre Benois, Mikhaïl Larionov et Natalia Gontcharova, Sergueï Makovski, Kazimir Malevitch, Vladimir Tatline, Vladimir Lénine, Lev Trotski (et pas mal d'autres évoqués...).

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.